

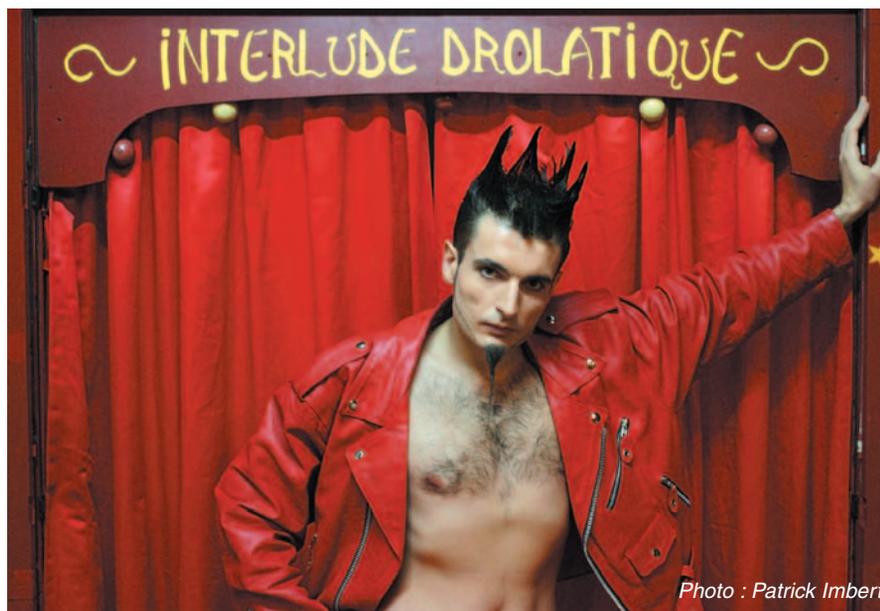
RENCONTRE

Tristan-Edern Vaquette

«La notion de mérite n'existe plus»

Ils ne sont pas des chefs d'entreprises, mais partagent certaines de leurs préoccupations. Artiste underground, notre interlocuteur de la semaine se lance dans le roman policier pour dénoncer le cynisme de notre époque.

Écrivain, musicien, chanteur, performeur, Tristan-Edern Vaquette compte à son actif quatre spectacles, plus de cinquante chansons, un DVD, trois CD, près de 200 chroniques radios, quelques performances, de nombreux textes et un roman qui a obtenu le prix Goya 2003. Après «Je gagne toujours à la fin», une auto-fiction à l'époque de la résistance, il se lance maintenant dans le roman policier avec «Du champagne, un cadavre et des putes». «Cet ouvrage sera à l'opposé du précédent, promet l'artiste. On n'est pas dans l'auto-fiction, pas dans le passé et pas dans une histoire délirante. C'est un roman très sourcé pour lequel j'ai passé une soirée dans un bar à champagne, j'ai rencontré des policiers et des prostituées pour savoir quel était leur quotidien, comment on ferme le cerveau ou pas lors d'une passe... Bref, autant dans le précédent, la véracité des faits ne m'intéressait pas, autant là, je souhaite faire un vrai polar, reprendre les fondamentaux du roman victorien où le lecteur joue à l'enquêteur pour essayer de trouver qui est l'assassin.» Parmi les suspects figurent «un petit cynique comme notre époque en compte beaucoup», dont l'objectif unique est de faire de l'argent à travers des affaires plus ou moins nettes, et un personnage qui a tout pour lui, beau, jeune, riche, intelligent... «Je me rends compte que dans ce roman, personne ne travaille pour s'épanouir mais juste pour faire du fric... Je trouve cela assez révélateur de notre époque où l'argent prime sur tout, où celui qui travaille, qui aime ce qu'il fait, est un blaieau. La notion de mérite n'existe plus. Pourtant, l'argent peut être beau aussi. Le personnage qui a tout pour lui dépense le sien en vin, en restaurants, en voyages... Il n'en fait rien de vulgaire. J'ai mis



dans ce dandy riche, tout mon côté jeune et exubérant. L'enquêteur, lui, hérite de la partie de moi la plus désabusée. En n'étant pas dans l'auto-fiction, beaucoup de choses vont certainement m'échapper, laissant apparaître d'autres parts de moi, des choses plus inconscientes.»

L'écriture de ce nouveau roman repousse la sortie du DVD de son dernier spectacle «Crevez tous: Premier massacre». Ce projet n'est cependant pas enterré. Le film pourrait même sortir sous la forme d'une clé USB personnalisée, à l'effigie de Vaquette. L'album autour duquel ce spectacle de deux heures a été construit compte deux morceaux, l'un de deux minutes «Grève Vaquette», l'autre de 35 minutes «La Conjuración de la peur». Ce dernier tente d'analyser comment on est passé de mai 1968, «une société où les maîtres mots étaient liberté et imagination», à «un temps remarquablement sclérosé et sécuritaire, le nôtre». Les chefs d'entreprises, qui commencent à trouver le principe de précaution bien envahissant, ne le contrediront pas sur ce point. «L'idée centrale, c'est de dire que le chômage, la capote et l'insécurité, c'est le même objet. Cela participe du contrôle social par la peur, décrypte l'artiste. Or, c'est souvent quand on commence à s'affranchir un peu des règles, qu'on crée de la richesse. Un scientifique ne trouvera rien jamais rien là où tout le

monde a déjà creusé. Mais je pense qu'on est à la fin du cycle réactionnaire, que la société que je décris — faite de conformisme et de peur — va basculer vers quelque chose d'un peu plus libertaire.» Une société où ce pourfendeur de la bêtise et des lâchetés de l'être humain aura peut-être davantage de place.

«Mon travail a deux défauts qui le rendent rédhibitoire: un côté très radical et une forme assez difficile», reconnaît l'artiste. C'est ce qui le différencie d'un chef d'entreprise. Si un produit ne marche pas, ce dernier va le repositionner. Tristan-Edern Vaquette, lui, se refuse absolument à changer la moindre phrase pour essayer de plaire davantage. Il n'hésite pourtant pas à se comparer à un petit entrepreneur: «Pour l'immense majorité des gens, un artiste n'est pas pragmatique. Il ne sait pas faire de commerce. Mais nous aussi, nous avons nos circuits de distributions. Sur un livre vendu 20 euros en librairie, je touche 1,35 euro, 18 mois après. J'ai donc choisi l'auto-production à l'image de ces agriculteurs qui choisissent la vente directe, moins de volumes, mais un revenu un peu meilleur. C'est une activité vraiment libérale. Je fais tout, tout seul, sans aucune aide: l'édition et la distribution de mes CD, la sonorisation, la scénographie... C'est tout sauf un métier de fainéant.»

Sébastien Jacquart ●

www.crevez-tous.com